L'intra-médiation dans le conflit au Proche-Orient

Acteurs, images et comparaisons

The intra mediation in the Middle East conflict. Actors, images and comparisons

Estrella Israel Garzón

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7701>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7701

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 211-223

ISBN : 978-2-86480-828-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Estrella Israel Garzón, « L'intra-médiation dans le conflit au Proche-Orient », *Questions de communication* [En ligne], 10 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 02 novembre 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7701> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7701>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

> ÉCHANGES

ESTRELLA ISRAEL GARZÓN

Universidad CEU-Cardenal Herrera, Valencia, Espagne

eisrael@uch.ceu.es

L'INTRA-MÉDIATION DANS LE CONFLIT AU PROCHE-ORIENT. ACTEURS, IMAGES ET COMPARAISONS

Résumé. — L'intra-médiation désigne les pratiques journalistiques visant à construire une représentation polarisée autour des points de vue de la victime et de l'agresseur. Ce mécanisme d'étiquetage est rendu visible par les gros titres et les images chocs. Dans le cas du conflit au Proche-Orient, ce processus se fonde sur un modèle interprétatif qui perdure, et se situe dans un contexte de globalisation médiatique. Par exemple, la perpétuelle distinction entre antisémitisme et antisionisme entraîne une vision négative des Juifs ou des Israéliens. Plus largement, on peut supposer que le traitement médiatique accordé aux colons et aux miliciens, au drame de Tali Hatuel, aux comparaisons récurrentes avec la Shoah, aux caricatures à propos du comportement du gouvernement israélien, en particulier Ariel Sharon, exerce et produit des effets sur l'opinion publique.

Mots clés. — Proche-Orient, journalisme, objectivité, information, médias, effets, caricatures, images, représentation, médiation, conflit.

L'analyse du traitement médiatique des événements relatifs au Proche-Orient, en particulier le conflit israélo-palestinien, oblige à se poser la question de la position du journaliste. Celui-ci est-il pro-israélien ou pro-palestinien ? Sur le plan de la recherche aussi, nous constatons que la quête de la rationalité est quelque peu empêchée par la nature sensible du sujet. Ainsi l'Espagne, pays européen et démocratique, ne reconnaît-elle l'État d'Israël que depuis 1986. Avant cette date, les journaux relayaient des déclarations d'hommes politiques, connotées négativement à l'égard d'Israël. Par exemple, on peut lire des propos tels : « La traditionnelle amitié avec les pays arabes » ou « Les Juifs ont tué Jésus... ». Depuis vingt ans, et bien que cela tende à se réguler, la méfiance est restée de mise. La présente étude invite donc à repenser ces pratiques médiatiques, plus particulièrement à l'aune d'une communication qui se fonde sur la connaissance mutuelle des deux parties en présence.

Les médias, narrateurs de conflits internationaux

Selon Mauro Wolf (1986), il est nécessaire de distinguer la carte du monde réel de la carte médiatique. Une distinction que vise à réduire les actions des organisations humanitaires, en sensibilisant l'opinion publique sur des tragédies oubliées par les médias, principalement en Afrique¹ ou en Amérique du Sud. Le conflit du Proche-Orient est significatif de l'hypothèse formulée par Mauro Wolf. En effet, ce conflit bénéficie d'une exposition maximale alors que la surface du territoire et la population concernée sont moindres par rapport aux États voisins. De plus, tel qu'il est relayé par les médias, ce conflit a la particularité de stigmatiser davantage la politique israélienne. Sans doute l'histoire tragique explique-t-elle ce traitement, dans le sens où le maintien de cette jeune démocratie, jalonnée de guerres à ses frontières de 1948 à 1973, est étroitement lié, d'un côté, à la survivance du peuple juif, de l'autre à une lutte contre les Palestiniens, assimilée le plus souvent à des actes de répression. D'autres données de type linguistique – la complexité de l'hébreu –, géologique – la transformation permanente du désert –, économique et géopolitique, interviennent dans la représentation subjective d'Israël par l'opinion. Cette mobilisation générale assimilée à de la « propagande globale » est renforcée par le soutien affiché des États-Unis, autre État à souffrir d'une image problématique à

¹ Selon un rapport de *Médecins sans frontières* (2005), les crises oubliées par les médias sont celles qui touchent le Burundi, la Tchétchénie, la Colombie, la Corée du Nord, l'Éthiopie, le Libéria, la République démocratique du Congo, la Somalie, l'Ouganda, mais aussi ce problème sanitaire que représente la tuberculose.

l'international. Dès lors, il paraît essentiel de s'intéresser au point de vue israélien des faits. D'une part, pour rendre compte de la valeur relative accordée au pouvoir des médias – « Si l'on veut vivre en paix, on se défend » –, et d'autre part, pour tenter d'expliquer les stratégies mises en œuvre pour confronter la position israélienne à la condamnation internationale.

Selon la méthode mobilisée par Mauro Wolf (1986), une analyse des dépêches d'agences montre le poids d'une perception spécifique du conflit. En effet, le choix des voix, de la trame et du point de vue contribue à l'imposition d'un regard plutôt que d'autres. Par conséquent, les valeurs fondamentales du journalisme – telles la pluralité et l'objectivité – entrent en crise, notamment si les intérêts commerciaux, politiques, personnels, ou simplement d'influence, interviennent. Ainsi, pendant la première Intifada, le chef du bureau de Tel Aviv de la chaîne NBC, Martin Fletcher, reconnut-il qu'un problème éthique se posait. Il fit remarquer que les Palestiniens manipulaient les médias occidentaux en se mettant eux-mêmes en scène comme des « David » se battant contre le « Goliath israélien », une métaphore déjà fortement mobilisée dans un reportage en 1988. À ce sujet, Martin Fletcher précise : « Tout le soulèvement était orienté en fonction des médias, et sans l'ombre d'un doute, s'est pérennisé à cause des médias » (Bard, 2003 : 100). Or, ce professionnel était lui-même impliqué dans ce système, lui qui avait accepté l'invitation de jeunes Palestiniens à venir filmer de violentes agressions contre des résidents en Cisjordanie. La force médiatique de l'Intifada – *via* la télévision et l'internet – consiste à exercer une pression sur l'imaginaire collectif en imposant l'image violente et militaire d'Israël, soutenu par le lobby juif international.

De ce point de vue, nous rejoignons les propositions d'Hector Borrat (1989 : 28-29) pour qui la position des médias devant un conflit peut adopter trois voies différentes. Une voie que nous qualifierons d'« extra » quand ces derniers restent spectateurs de l'événement et se situent à ses marges, en se limitant à raconter les faits, et qu'ils n'ont aucune implication ; une voie « inter » quand ils jouent le rôle de médiateurs et endossent une position particulière ; enfin, un statut de participant dans le conflit et qui relève de l'intra-médiation. Dans le cas qui nous occupe, la presse s'implique dans les faits : elle légitime une version ou prend parti pour des positions vis-à-vis desquelles elle entretient une relation de sympathie.

À noter aussi que la spectacularisation gagne les narrations journalistiques, la politique internationale étant traitée comme un *serial*. Ainsi le discours strictement journalistique introduit-il, dans la presse et grâce aux nouvelles technologies, une histoire « visualisée » avec force photographies, graphiques, couleur... On retrouve ici Pierre Bourdieu

(1997 : 29) qui écrit qu'« un des facteurs fondamentaux des luttes politiques, tant à l'échelle des échanges quotidiens comme à l'échelle globale consiste dans la capacité d'imposer des principes de vision du monde, de faire porter des lentilles qui font que les gens voient le monde selon des divisions déterminées... Ceux qui croient encore qu'il suffit de se montrer, sans s'occuper de la télévision, ils courent le sérieux risque de manquer le tir ».

Globalisation et pratiques journalistiques

Une caractéristique principale de la globalisation en matière de communication est le fait que les produits médiatiques circulent sur les arènes internationales (Thompson, 1998 : 216). Dans leur étude – devenue un classique – sur l'information internationale, Johan Galtung et Marie Holmboe Ruge (1970 : 286-291) analysent le reflet que quatre journaux proposent de trois conflits internationaux (Congo, Cuba et Chypre) dans les années 60. Ils pointent les principaux facteurs qui interviennent dans la sélection de l'information : temps adapté aux médias, magnitude de l'événement, proximité culturelle, clarté/absence d'ambiguïté, consonance, imprévisibilité, continuité, composition et valeurs socioculturelles. Dans ce registre, on peut assurer qu'il existe de la continuité, de l'imprévisibilité – par exemple les attentats – de la consonance, et surtout des valeurs des *gatekeepers*. Mais, il y a aussi de l'accessibilité et une certaine dose d'autocritique de la part des Israéliens que favorisent les voix qui s'opposent à la version officielle.

Mais, de nouvelles « propriétés » sont à considérer pour traiter des facteurs de sélection, tels les sujets globalisés : « Nous assistons à la naissance d'un nouveau et vaste secteur de nouvelles transnationales, il s'agit de nouvelles qui ne sont pas classables ou explicables comme nouvelles seulement locales ou seulement internationales. Pensons, par exemple, à tout ce qui concerne le SIDA, l'écologie ou l'environnement, les problèmes de l'utilisation de l'énergie nucléaire, la croissance (ou non-croissance) de la population, la diffusion de la drogue, la circulation d'immigrants et réfugiés » (Colombo, 1997 : 14-15), ou la retransmission en direct des attentats. Un exemple récent : les réactions face aux caricatures publiées par le *Jyllands-Posten* – premier quotidien au Danemark –, confirmant que la présence médiatique se produit à l'échelle globale ainsi que les difficultés qu'elle peut provoquer du fait de la communication interculturelle.

L'internationalisation est présente dans les images du monde, les discours politiques des chefs d'État, les conflits internationaux, mais aussi dans la fiction cinématographique ou audiovisuelle, la mode, le sport –

spécialement le football – la musique ou la littérature, et dans les synergies au cœur de différentes manifestations, à travers les élites ou les personnalités. Ceci génère un processus de circularité, les personnes célèbres étant celles qui font l'objet d'une plus grande attention de la part des médias, un élément renforcé par les procédés de personnalisation. Ainsi les nouvelles concernant des personnes sont-elles plus spécialement soulignées à travers les images ou déclarations, avec une sacralisation du témoignage.

Entre autres éléments, Daniel Laks Adler (2004 : 128 -149) considère que, pour traiter du conflit au Proche-Orient, la presse européenne use fréquemment d'une terminologie trompeuse et d'un déséquilibre délibéré (opinions présentées comme informations, absence de contexte, omission sélective, utilisation de mensonges pour arriver à des fausses conclusions et gros titres erronés). On serait alors dans le domaine de la désinformation. La position « intra » se manifeste donc à travers quatre grandes opérations : maximiser, minimiser, occulter ou changer le sens des faits. Mais, il existe d'autres opérations plus subtiles – comme celles que signalait Mario Benedetti (1987) – qui se produisent à un niveau micro, c'est-à-dire dans les pratiques journalistiques quotidiennes quand l'auteur cherche une présentation des faits répondant à une intentionnalité.

Nommer les acteurs du conflit : colons, kamikazes, militants, extrémistes, ultra-orthodoxes

Il faut choisir des mots pour décrire la réalité, mais ce choix n'est pas neutre, par exemple quand il contribue à juger négativement certains acteurs du conflit. On parle alors de bruit dans la représentation. Le concept de bruit est pertinent car, bien qu'elles changent « les autres », la diffusion des stéréotypes et la stigmatisation – avec ses effets conséquents sur la connaissance sociale – subsistent. Réparaissent alors de vieux préjugés, dans de nouveaux formats et nouveaux moyens. Peut-être que, au cours des prochaines années, les images dominantes seront le résultat d'une convergence entre la télévision, l'internet et la téléphonie mobile. D'ailleurs, on trouve déjà des indices de ceci. Umberto Eco (2002) écrivait : « Il suffit de visiter quelques emplacements racistes d'Internet ou de suivre la publicité antisioniste dans les pays arabes pour voir qu'il n'y a rien de mieux que continuer à recycler les bouffonneries des Protocoles [des Sages de Sion] ». Tant le

11-Septembre que les images symboles de la Guerre en Irak confirment que l'écran se transforme en une usine d'étiquettes. Il est donc inévitable et nécessaire de conceptualiser les événements et leurs acteurs. En effet, comme l'avait anticipé Walter Lippman (1922 : 87), « il nous manque du temps et des occasions pour connaître intimement les autres, c'est pourquoi à sa place nous nous limitons à détecter des traits caractéristiques de certains prototypes déjà connus et à compléter le reste de l'image avec des stéréotypes qui peuplent notre esprit ».

On en arrive à cette question : « Le Proche-Orient est-il le seul lieu du monde où il y a des colons ? ». Au cours de la période qui court de 2001 à 2005², l'analyse d'un journal de prestige tel *El País*, montre que celui-ci parle en 23 occasions de colons israéliens et de colons juifs dans le titre et le sous-titre. Parfois, quand il s'agit d'occurrences en lien avec la crise, le journal se réfère au qualificatif « ultra-ortodoxe » : « La presse répète quotidiennement la version des terroristes³. Avec crédulité, elle prétend que des attaques contre d'innocents civils sont le fait de "combattants de la liberté". Depuis quelques années, certains médias ont développé une aversion contre le terme "terroriste" et l'ont remplacé par des euphémismes comme "militant" parce qu'ils ne veulent pas donner l'impression d'être partisans ou de porter un jugement sur les auteurs d'attentats » (Bard, 2002 : 248).

Les stratégies de désinformation sont articulées à un haut degré de polarisation au sein de l'information internationale, polarisation réclamant une adhésion à l'égard des macro-conflits. Un cas significatif se retrouve dans l'actualité israélienne et la présence continue de violence et d'attentats. Dans des conflits internationaux, la prise de position est évidente. Pour qu'un mouvement social, quelle que soit sa nature, soit effectif, il doit posséder trois caractéristiques : une identification entre les membres, un ennemi et des objectifs. Au moment de la seconde Intifada, dans l'imaginaire européen (avec la collaboration des partis de gauche, des écologistes, des anti-systèmes, des mouvements contre la globalisation) s'est répandue l'idée que les Palestiniens (rejetés, sans terre, pauvres, qui lancent des pierres) avaient un ennemi, Israël, personnifié par Ariel Sharon – et par extension, les États-Unis –, qui se

² La presse française, notamment, ne manque pas de parler, lorsqu'elle évoque les terroristes palestiniens, de « militants », « d'activistes » ou de « kamikazes ». Dans une étude sémantique des dépêches de l'AFP traitant du conflit au Moyen-Orient, le journaliste Clément Weill-Raynal (2002) constate que, sur une centaine de dépêches, les seules fois où le terme « extrémiste » est employé, c'est à propos de juifs, d'Israéliens et, le plus souvent, de « colons ».

³ À l'occasion des attentats du 11 mars 2004 à Madrid surgit, en référence au terrorisme, la question de savoir si l'on devait dire « islamique » ou « islamiste ». Ces débats, apparemment triviaux, cachent des dangers.

promène sur l'esplanade des Mosquées... La construction de l'identité des uns suppose la négation des autres. En ce sens, Daniel Goldhagen⁴, en référence à la charte du Hamas, montre qu'étaient indistinctement employés les termes juif, israélien et sioniste. En plus des procédés utilisés pour construire, dans la presse palestinienne, l'image des victimes en référence à la bataille de Jénine, Mohammed Dajani (2003 : 43) signale le recours au nombre des victimes, aux histoires humanitaires des souffrances, aux photos, aux descriptions comparatives (Jénine est comparée à Berlin en 1945), aux slogans nationalistes ou patriotiques (drapeaux, chansons, poèmes, images des martyrs...). Il ajoute à ceci la sélection d'informations confirmant ces chiffres ou ces principes. Par ailleurs, dans sa réflexion sur la bataille de Jenine⁵, Gabriel Albiach (2004 : 38) affirme que « toute la presse espagnole, presque sans exception a parlé de génocide et de massacre. Quand on a su qu'il y avait 52 morts, les uns le nièrent, les autres ont simplement gardé un silence scrupuleux. Le pari était fait. Ce que la réalité indiquait était indifférent ».

Argumentation : comparer avec la Shoah

Si la narration des faits participe d'un certain déséquilibre, c'est dans la sphère de l'opinion qu'on trouve l'aversion la plus manifeste : la diabolisation du sionisme et la référence à la Shoah pour attaquer Israël. Un discours chargé de simplifications et de polarités, d'ignorance de l'histoire, prédéterminant des identifications et des associations, caractérisant les parties, établissant une division entre les amis et les ennemis. Adolfo García Ortega⁶ en déduit que le grand alibi en faveur de l'antisémitisme d'aujourd'hui comporte plusieurs faces. Une représentée par la répression par Ariel Sharon contre les Palestiniens : « Il est indubitable qu'une politique tellement contestée, même en Israël, produit des positions radicales des deux côtés, mais il paraîtrait que la répression crée un manteau immaculé sur les Palestiniens et, de cette façon, justifie la haine envers les Juifs en général ». Ici, on voit un schéma mental intériorisé par la société occidentale qui n'est pas tributaire d'une circonstance politique. Et cela se constate quand on juge de manière méticuleusement intransigeante tout fait politique israélien.

⁴ Goldhagen D.J., « El manifiesto asesino de Hamas », *El País*, 09/02/06, p.14 (trad. par M. L. Rodríguez Tapiá). La charte du Hamas stipule « qu'il n'existe aucune solution à la question palestinienne qui ne passe par le Djihad [la guerre sainte] ». Le groupe considère que tout musulman qui « quitte le cercle de la lutte contre le sionisme » est coupable de « haute trahison ». La charte en appelle à la création d'une république islamique en Palestine qui remplacerait Israël (Bard, 2002 : 215).

⁵ Le 11 avril 2002, citant des sources du gouvernement de Y. Arafat, *El País* affirme que 500 Palestiniens sont morts en 12 jours.

⁶ A. García Ortega, « Antisemitismo », *El País*, 09/06/04, p. 14.

Selon Adolfo García Ortega, l'absence de contexte comporte un second aspect : l'ignorance simpliste concernant la création de l'État d'Israël, à nouveau en questionnant son existence ou la légitimité de sa fondation : « Même si l'on voulait camoufler le conflit israélo-palestinien sous l'interprétation d'un État qui réprime un mouvement de libération (schéma sur lequel Yasser Arafat et Al Fatah ont fondé toute leur survivance politique), la véritable question est celle-ci : l'existence d'Israël ». Finalement, l'auteur signale que le monde ne reconnaît pas à Israël la capacité de porter son avenir avec la même fermeté que le feraient d'autres pays, quand bien même son histoire est-elle récente.

La négation et la caractérisation arrivent plus loin dans l'humour politique. Alejandro Baer⁷ remarque qu'à travers les caricatures, on fait de fréquentes références à l'Holocauste palestinien (Ventura, *La Vanguardia*, 25/05/01), ainsi que des blagues sur le génocide, semblables à celles qui pourraient être publiées de nos jours dans un journal iranien. « Ils ne nous laissent pas le temps de penser à l'Holocauste » dit un soldat israélien à un autre, tandis que tous deux frappent un palestinien tombé à terre (Caín, *La Razón* 13/06/01). Aussi : « La Shoah fonctionne [-t-elle] comme un élément central dans le jugement d'Israël ; on exige que son comportement soit moralement en accord avec son histoire. En Espagne, on est allé plus loin. Selon un discours fréquent, les victimes se sont transformés dans l'ombre de ses bourreaux » (Baer, 2006 : 241-242).

Suivant Lorenzo Gomis (1991), deux espaces sont privilégiés dans la médiation politique : l'éditorial et les caricatures. Toutes les vignettes répondent à un triangle : auteur, lecteur et victime. Les unes transfigurent la réalité, d'autres sont « réalistes », analogiques ou synthétiques. Dans les informations venant de la presse européenne – Italie, Royaume-Uni, France ou Espagne –, l'un des aspects les plus perturbateurs est l'analogie entre l'Allemagne nazie et le gouvernement israélien (Gershowitz, Ottolenghi, 2005 : 17). Si la comparaison est grave par l'effet de banalisation de la Shoah qu'elle suppose, elle a une autre conséquence : enlever toute légitimité à l'existence d'Israël : « Il s'agit, surtout, de respecter les victimes du crime industrialisé. Parce qu'il faudra dire aux Saramagos (en référence à l'écrivain José Saramago) du monde que banaliser les victimes de la Shoah, c'est une façon de les tuer à nouveau. Comme quelqu'un l'a dit, la rigueur historique n'est pas seulement une obligation scientifique : devant la Shoah c'est une exigence morale » (Rahola, 2004 : 20). Dans ce cas, le principe selon lequel les faits sont sacrés et les opinions libres se renverse, parce qu'ils établissent une

⁷ A. Baer, « No dibujarás », *ABC* (07/03/06). Voir aussi la version complète : « Examples of Anti-Semitic and problematic Cartoons (concerning the Middle East conflict) in the Western Media », disponible sur http://www.honestly-concerned.org/Infomaterial/WESTERN-CARTOONS_A4_NEU.pdf

comparaison entre victimes dignes et celles qui seraient indignes. Or, toutes les victimes sont dignes : « Si les 52 victimes palestiniennes de Jénine (comptabilisées par une ONG peu suspecte telle *Human Rights Watch*), et les 23 victimes israéliennes – ou bien on considère que ces dernières ne comptent pas – sont comparables à la Shoah, à quoi sont comparables environ un million de personnes mortes dans le sanguinaire processus d'islamisation de Soudan ou les 20 000 victimes de l'insurrection dans la ville syrienne de Hama par Hafez El Assad, ou les 100 000 qu'a dans son domaine macabre le terrorisme islamique algérien ? » (Rahola, 2004 : 20-21).

Sur dix récits de l'Intifada dans cinq pays – États-Unis, France, Royaume-Uni, Allemagne et Israël –, Akiba Cohen et Itzhak Roeh (1992 : 28) ont mis en évidence des différences entre des informations ouvertes et fermées (sans ou avec interprétation). Même dans les cas où les mêmes images sont présentées sans commentaire, l'introduction varie, la position est différente et, finalement, on peut supposer qu'elles seront perçues d'une autre manière, selon le contexte de réception (adaptation locale).

Le cas de Tali Hatuel

Le 3 mai 2004, les informations sur les décès de Tali Hatuel – femme enceinte de 8 mois –, et ses quatre filles, le jour même où Ariel Sharon soumettait au vote du Likoud le retrait de Gaza, est un cas significatif du point atteint dans la représentation du conflit. Tali Hatuel était une « femme colon » opposée à la sortie de Gaza. La magnitude de l'attentat est présentée selon différentes stratégies narratives. Les exemples qui suivent appartiennent à des journaux espagnols. Par exemple, *El Mundo* parle des « 60 % des militants du Likoud [ayant] voté "non" au référendum, au cours d'une autre journée sanglante où sont morts une femme israélienne et ses quatre fils, et six Palestiniens ». Les médias insistent sur le plan de retrait de Gaza : « Le parti de Sharon refuse son plan de retrait de Gaza ». Dans le corps du texte figurent ces mots : « Bien qu'elle se trouvait enceinte de huit mois, Tali Hatuel... Mais Tali et ses filles ne sont jamais arrivées à destination. Les cinq femmes sont mortes dans une attaque d'un commando palestinien »... *La Razón* est plus explicite : « Un commando tue une femme enceinte et ses quatre fils dans une colonie. Le bras armé du Jihad islamique et le groupe lié à Al-Fatah s'est attribué la tentative plus sanglante contre Israël, depuis que ce pays a assassiné deux chefs de Hamas ». *El Correo Digital* souligne que « deux Palestiniens tuent une femme israélienne et ses quatre filles avant d'être abattus ». L'attaque s'est produite sur une route de Gaza quand les victimes allaient dans leur voiture protégée par des soldats.

Nivelage et minimisation sont les deux effets de ces informations. Le nivelage consiste à situer au même niveau les attaquants et ses victimes. La minimisation vient du fait que l'on donne plus d'importance au vote du Likoud qu'aux terribles faits. Le cas extrême de cette démonstration se trouve dans le *Diario montañés* : « Journée sanglante en Israël avec les assassinats de Juifs et Palestiniens ».

Anti-sharonisme

Selon Alejandro Baer (2006), sous couvert d'une condamnation d'Israël, et à distance de son éventuelle pertinence – à savoir la possible illégitimité ou l'immoralité des actions ponctuelles qui la motivaient –, se nicherait un imaginaire fertile d'anti-judaïsme. Ariel Sharon – représenté comme un porc, portant kipa (calotte que, contrairement aux Juifs religieux, n'utilisait pas le premier ministre), svastika et un énorme nez (Ballesta, « Cambio 16 », 04/06/01) – est l'ennemi.

Suzanne Gershowitz et Emanuelle Ottolenghi (2005) ont parcouru les moments de tension qui ont construit le personnage. En premier lieu, il est l'instigateur de l'Intifada quand elle était dans sa phase de préparation. Dans son éditorial du 2 octobre 2000, *Le Monde* considère que la visite d'Ariel Sharon à l'Esplanade (du Temple ou de la Mosquée) est une énorme provocation. Ariel Sharon gagne les élections, mais en 2001, la méfiance envers le personnage est totale. Et dans un mouvement qui va *crescendo*, il apparaît comme le bâtisseur du Mur – 2002 – (de défense ou de séparation), décision précédée par 63 morts et 400 blessés en un mois. Le troisième moment de la diabolisation du personnage est le lancement de missiles sur le chef du Hamas, Ahmed Yassin (22 mars 2004). Personne n'a demandé de quoi était accusé à Ahmed Yassin parce que les attaques s'adressaient à Ariel Sharon, spécialement dans les caricatures. En tout cas, Suzanne Gershowitz et Emanuelle Ottolenghi considèrent que la croissante légitimation de l'antisionisme a favorisé une résurgence de l'antisémitisme européen.

« Antisémites nous ? », s'indignaient les dessinateurs quand ils étaient interpellés par des lettres occasionnelles au directeur. Comme l'affirme Alejandro Baer (2006), peut-être ne l'étaient-ils pas de manière consciente et préméditée. Mais, ce que l'analyse confirme est que la perception du conflit politique entre Israéliens et Palestiniens était médiatisée par le tamis d'un patrimoine judéophobique qui, d'une part, reste latent dans la culture espagnole et, d'autre part, est mis au jour avec de nouveaux stéréotypes (comme celui de la victime juive transformée en bourreau nazi). Finalement, l'image subsiste et cadre notre imaginaire : « Peut-être que la manière selon laquelle Griffith a présenté le Ku Klux Klan dans *Naissance d'une nation* est incorrecte du point de vue

historique et pernicieuse sur le plan de la morale, mais c'est une manière, et je doute que quelqu'un qui a vu le film et sache moins que Griffith sur le Ku Klux Klan soit capable d'écouter ces trois mots, de nouveau, sans visualiser à ces cavaliers blancs » (Lippman, 2003 : 89). À nouveau, la conclusion montre une distance profonde entre ce qui est réel et ce qui est représenté, et la permanence de ce qui est représenté à partir de sa force iconique.

Le drame comme critère de sélection s'est fixé dans nos rétines, et il est très significatif dans les actuels conflits internationaux. En effet, un accord se manifeste souvent dans la visualisation des victimes. À l'instar des réflexions de Pierre-André Taguieff (2004), dans la nouvelle judéophobie du discours médiatique sur le Proche-Orient, dans la presse espagnole, on constate la forte charge de stéréotypie en ce qui concerne Israël, les juifs. Ces stéréotypes sont partie prenante d'un registre de diabolisation permanente, tandis que l'image projetée sur les Palestiniens est associée à celle des victimes innocentes, avec un certain ton romantique⁸.

Conclusion

Nous avons étudié comment le drame est constitutif de l'écriture journalistique. Il y a des manières distinctes de mettre en évidence la douleur, d'explicitier l'émotion. En résultent deux types d'images particulièrement empathiques du point de vue des récepteurs : les enfants et les femmes. Effectivement, ces derniers sont de grandes victimes, mais l'image est aussi le résultat d'un encadrement où l'on ne peut pas prouver qui a tiré avant. La connotation photographique est claire. Il n'y a pas de morts israéliens ? Pourquoi on ne voit jamais sa face ? Les Israéliens ne montrent pas les morts, une composante religieuse et une autre éthique se rejoignent dans son invisibilité. Quand les médias présentent les actions des terroristes kamikazes, ils parlent de leurs familles, de leur « sacrifice ». En revanche, les victimes israéliennes des attentats sont invisibles. En ce sens, Mohammed Dajani (2003 : 42) traite de l'information palestinienne sur la bataille de Jénine et affirme que les images des victimes israéliennes sont déshumanisées, sans visage et anonymes : « Si vous ne comprenez pas la crise du Moyen-Orient, c'est parce que vous êtes en train de voir les informations télévisuelles. Des images riches de lutte, violence et drame mais pauvres de contexte ou d'explication » (Philo, 2003 : 133). Jusqu'ici, on est d'accord, mais dans le même temps, ces chercheurs du *Glasgow Media Group* reprochent aux médias de favoriser les positions d'Israël.

⁸ Résultats de la recherche menée en 2003 sur les images publiées dans quatre journaux : *El País*, *El Mundo*, *ABC*, *La Vanguardia*.

Références

- Albiach G., 2004, « Meditar Jenin », pp. 21-40, in : Aguinis, M. et al., dirs, *En defensa de Israel*, Zaragoza, Certeza.
- Baer A., 2006, *Holocausto. Recuerdo y Representación*, Madrid, Losada.
- Bard M. G., 2002, *Myths and Facts on the Middle-East Conflicts*, trad. et adaptation française de L. Messika, accessible sur www.jewishvirtuallibrary.com
- Benedetti M., 1987, *Subdesarrollo y otras letras de osadía*, Madrid, Alianza.
- Bonnin P. et al., 2004, *Antisemitisme després d'Auschwitz. Contra la nova judeofòbia*, València, Edicions Tres i Quatre Eliseu Climent.
- Borrat H., 1989, *El periódico, actor político*, Barcelona, Gustavo Gili.
- Bourdieu P., 1997, *Sobre la televisión*, Barcelona, Anagrama.
- Cohen A., Roeh I., 1992, « When fiction and news cross over the border », pp. 23-34, in : Korzeny-Ting T., dir., *Mass Media Effects across cultures*, Newbury Park CA, Sage.
- Colombo F., 1997, *Ultimas noticias sobre el periodismo*, Barcelona, Anagrama.
- Dajani M., 2003, « Press Reporting during the Intifada: Palestinian Coverage of Jenin », *Palestine-Israel Journal of Politics, Economics & Culture*, Vol 10, Issue 2, pp. 39-46.
- Eco U., 2002, « Sobre el Antisemitismo », *Diario El Mundo del siglo XXI*, Tribuna Libre, 22/09, p. 4.
- Galtung J. R., Ruge M. H., 1970, « The Structure of Foreign News. The presentation of Congo, Cuba and Cyprus Crises in four foreign newspapers », pp. 286-291, in : Tunstall J., ed., *Media Sociology*, London, Constable.
- Gershowitz S., Ottolenghi E., 2005, *Europe's problem with Sharon*, Fall, Middle East Quarterly.
- Gomis L., 1991, *Teoría del Periodismo*, Barcelona, Paidós.
- Israel E., 2001, *Comunicación y Periodismo en una sociedad global, Comunicar la diferencia*, México, Trillas.
- Israel J. et al., 2005, *El estigma imborrable. Reflexiones sobre el nuevo antisemitismo*, Madrid, Hebraica Ediciones S.L.
- Lask Adler D., 2004, « La judeofobia en los medios de comunicación europeos », pp. 123-149, in : Aguinis, M. et al., ed., *En defensa de Israel*, Zaragoza, Certeza.
- Lippman W., 1949, *La opinión pública*, Editorial C. de Langre, Madrid, 2003.
- Médecins sans frontières, 2005, « Las diez crisis más olvidadas de 2005 », consultable sur : www.msf.es
- Pattir D., 2001, « Arab Demonization of Israel and the Jews », *Justice*, 27, Spring, pp. 21-25.
- Philo G. Gilmour A, Rust S, Gaskell E., Gilmour M., West L., 2003, « The Israeli-palestinian conflict: TV news and public understanding », pp. 133-148, in : Thussu D. K, Freedman D., eds, *War and the Media. Reporting Conflict 24/7*, London, Sage Publication.

L'intra-médiation dans le conflit au Proche-Orient. Acteurs, images et comparaisons

Pryce-Jones D., 2002, « A Tower of Falsehoods. When a massacre is not a massacre », *National Review*, Vol. 54, 9, pp. 20-22.

Rahola P., 2004, « *En defensa de Israel* », pp. 243-258, in : VVAA, *En defensa de Israel*, Zaragoza, Certeza.

Taguieff P.-A., 2004, *Prêcheurs de haine. Traversée de la judéophobie planétaire*, Paris, Éd. Mille et une nuits.

Thompson J., 1998, *Los media y la modernidad*, Barcelona, Paidós.

Weill-Raynal Cl., 2002, « L'AFP et la couverture de l'Intifada », consultable sur www.acmedias.org/R51.asp

Wolf M., 1987, *La investigación de la comunicación de masas*, Barcelona, Paidós.